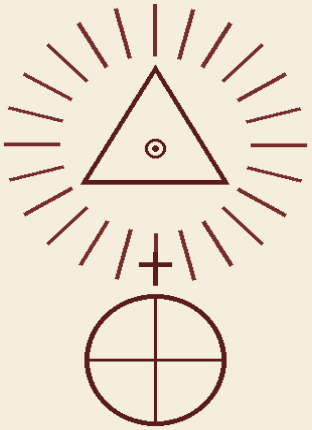


L'HISTOIRE SELON BOSSUET

La Providence dans le gouvernement des empires

Textes choisis du
Discours sur l'histoire universelle
de Jacques-Bénigne Bossuet

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE — 1681

L'HISTOIRE SELON BOSSUET

La Providence dans le gouvernement des empires

Textes choisis du
Discours sur l'histoire universelle

de Jacques-Bénigne Bossuet

Table des matières

Introduction générale 3

Chapitre I — Les révolutions des empires sont réglées par la Providence .. 5

Chapitre II — Les révolutions des empires ont des causes particulières ... 10

Chapitre III — Les Scythes, les Éthiopiens et les Égyptiens 12

Chapitre IV — Les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes et Cyrus 18

Chapitre V — Les Perses, les Grecs et Alexandre 22

Chapitre VI — L'Empire romain 29

Chapitre VII — La suite des changements de Rome est expliquée 36

Chapitre VIII — Conclusion de tout le discours précédent 48

Introduction générale

❦

POURQUOI CE LIVRE

Ce livre poursuit la série ouverte par L'Âme selon saint Thomas d'Aquin et La Société selon Léon XIII. Le premier proposait une psychologie ; le second, une doctrine sociale. Celui-ci propose une histoire — ou plutôt une manière de lire l'histoire, celle qu'enseignait un évêque à l'enfant qui devait un jour régner.

Comme les deux précédents, ce livre ne nomme ni ne réfute aucune doctrine adverse. Il se contente de donner à lire un texte cohérent, et de laisser le lecteur mesurer lui-même l'écart entre cette manière de comprendre les empires et celle qui n'y verrait que des rapports de force ou des lois nécessaires de la matière. La démonstration, si démonstration il y a, tient tout entière dans la seule cohérence du texte proposé.

BOSSUET ET SON DESSEIN

Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704), évêque de Meaux, fut choisi par Louis XIV pour instruire le Dauphin, son fils et héritier. Le Discours sur l'histoire universelle, publié en 1681, est le fruit de cette charge : un manuel d'histoire conçu pour former le jugement d'un futur roi, et lui apprendre à lire, derrière la suite des événements, l'ordre qui les gouverne.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première, Les Époques, établit une chronologie depuis la création du monde. La deuxième, La Suite de la religion, montre la continuité du dessein divin à travers l'histoire du peuple élu puis de l'Église. La troisième, Les Empires, dont ce livre est tiré en entier, retrace l'élévation et la chute des grandes puissances de l'Antiquité — Scythes, Éthiopiens, Égyptiens, Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains — pour en tirer les causes, et montrer qu'une seule main les conduit toutes.

LE CHOIX DES EMPIRES

Ce livre ne reprend que la troisième partie. Les deux premières, consacrées à la chronologie et à l'histoire sainte, demandent un autre usage que la lecture suivie ; la troisième, en revanche, forme un tout achevé : Bossuet y expose lui-même, dès le second chapitre, la méthode qu'il applique — chercher dans le caractère des peuples et des princes les causes des grands changements —, puis la déploie empire après empire, avant d'en donner, au dernier chapitre, la clé théologique. C'est cette unité qui a déterminé le choix : rien n'y manque pour qui veut comprendre comment Bossuet lisait l'histoire, et rien n'y est requis que le lecteur n'y trouve.

STRUCTURE DU LIVRE

Le plan suit exactement celui de Bossuet, chapitre pour chapitre. Les chapitres I et II posent le principe et la méthode : les révolutions des empires sont réglées par la Providence, et il faut en chercher les causes. Les chapitres III à VI parcourent, empire après empire, les Scythes et les Éthiopiens, les Égyptiens, les Assyriens, les Mèdes et Cyrus, les Perses, les Grecs et Alexandre, puis Rome : donnés ici resserrés sur leur fil causal, allégés des pages proprement antiquaires — mesures de monuments, débats de chronologie, détails d'architecture — qu'une notice signale à chaque fois. Le chapitre VII reprend, de la plume même de Bossuet, toute la suite des changements de Rome depuis Romulus jusqu'à Charlemagne. Le chapitre VIII, enfin, referme le livre sur sa conclusion théologique, donnée ici intégralement : c'est le sommet vers lequel tout le reste conduisait.

L'UNITE DE LA DOCTRINE

Un même fil court d'un empire à l'autre. Les peuples grandissent par la vertu — frugalité, discipline, amour de la patrie et des lois — et déclinent par son contraire — orgueil, mollesse, division. Mais ce fil moral n'est lui-même qu'un instrument : derrière les vices et les vertus des hommes,

derrière leurs calculs les mieux conduits et leurs plus imprévisibles rencontres, Bossuet voit une cause plus haute, qui se sert de tout sans que rien ne la serve. Il ne le dit qu'une fois, nettement, au dernier chapitre ; mais c'est ce qui donne leur sens à tous les chapitres qui précèdent.

COMMENT LIRE CE LIVRE

À la différence des deux volumes précédents, conçus pour une lecture par thème, celui-ci forme un récit continu, et se lit dans l'ordre. Chaque chapitre resserré est précédé d'une courte notice qui indique ce qui a été retiré du texte de Bossuet et pourquoi ; rien n'est jamais ajouté à ses mots. Le lecteur pressé pourra se contenter des chapitres I, II et VIII, qui portent seuls la doctrine ; mais c'est dans la suite entière des empires qu'elle se vérifie.

CHAPITRE I

Les révolutions des empires sont réglées par la Providence, et servent à humilier les princes

❦

NOTICE LIMINAIRE

Ce premier chapitre ouvre directement sur la troisième partie du Discours, Les Empires. Bossuet y annonce ce que la suite des empires va donner à voir : leur lien avec l'histoire du peuple de Dieu, leur rôle dans l'Apocalypse de saint Jean sur Rome, et la leçon d'humilité qu'ils donnent aux princes. Texte intégral, sans aucune coupe.

❦

Quoiqu'il n'y ait rien de comparable à cette suite de la vraie Église que je vous ai représentée, la suite des empires qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux n'est guère moins profitable, je ne dirai pas seulement aux grands princes comme vous, mais encore aux particuliers qui contemplent dans ces grands objets les secrets de la divine Providence.

Premièrement, nos empires ont pour la plupart une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour châtier ce peuple ; des Perses, pour le rétablir ; d'Alexandre et de ses premiers successeurs, pour le protéger ; d'Antiochus l'Illustre et de ses successeurs, pour l'exercer ; des Romains, pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie, qui ne songeaient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré jusqu'à Jésus-Christ sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, sans y penser, à la vengeance divine, et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avait résolu de rassembler dans le même temps le peuple nouveau de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns

aux autres, et depuis réunis sous la domination romaine, a été un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile. Si le même empire romain a persécuté, durant trois cents ans, ce peuple nouveau qui naissait de tous côtés dans son enceinte, cette persécution a confirmé l'Église chrétienne, et a fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience. Enfin l'empire romain a cédé ; et ayant trouvé quelque chose de plus invincible que lui, il a reçu paisiblement dans son sein cette Église à laquelle il avait fait une si longue et si cruelle guerre. Les empereurs ont employé leur pouvoir à faire obéir l'Église ; et Rome a été le chef de l'empire spirituel que Jésus-Christ a voulu étendre par toute la terre.

Quand le temps a été venu que la puissance romaine devait tomber, et que ce grand empire, qui s'était vainement promis l'éternité, devait subir la destinée de tous les autres, Rome, devenue la proie des Barbares, a conservé par la religion son ancienne majesté. Les nations qui ont envahi l'empire romain y ont appris peu à peu la piété chrétienne, qui a adouci leur barbarie ; et leurs rois, en se mettant chacun dans sa nation à la place des empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celui de protecteurs de l'Église.

Mais il faut ici vous découvrir les secrets jugements de Dieu sur l'empire romain et sur Rome même : mystère que le Saint-Esprit a révélé à saint Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste et prophète, a expliqué dans l'Apocalypse. Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens, et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandait le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple où se

trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirées de leurs erreurs, ni par les prédications de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisent le christianisme. Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobres l'Église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étaient encore en cet état au quatrième siècle de l'Église, et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide du sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre. Il livra donc aux barbares cette ville enivrée du sang des martyrs, comme parle saint Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtiments qu'il avait exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux Barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des Barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome, toute chrétienne, sort des cendres de la première ; et ce n'est seulement après l'inondation des Barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non seulement détruits, mais encore oubliés.

C'est ainsi que les empires du monde ont servi à la religion et à la conservation du peuple de Dieu : c'est pourquoi ce même Dieu, qui a fait prédire à ses prophètes les divers états de son peuple, leur a fait prédire

aussi la succession des empires. Vous avez vu les endroits où Nabuchodonosor a été marqué comme celui qui devait venir pour punir les peuples superbes, et surtout le peuple juif, ingrat envers son auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus deux cents ans avant sa naissance, comme celui qui devait rétablir le peuple de Dieu, et punir l'orgueil de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement. Daniel, dans ses admirables visions, a fait passer en un instant devant vos yeux l'empire de Babylone, celui des Mèdes et des Perses, celui d'Alexandre et des Grecs. Les blasphèmes et les cruautés d'un Antiochus l'Illustre y ont été prophétisés, aussi bien que les victoires miraculeuses du peuple de Dieu sur un violent persécuteur. On y voit ces fameux empires tomber les uns après les autres ; et le nouvel empire que Jésus-Christ devait établir y est marqué si expressément par ses propres caractères, qu'il n'y a pas moyen de le méconnaître. C'est l'empire des saints du Très-Haut, c'est l'empire du fils de l'homme : empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise.

Les jugements de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, c'est-à-dire sur l'empire romain, ne nous ont pas été cachés. Vous venez de les apprendre de la bouche de saint Jean. Rome a senti la main de Dieu, et a été comme les autres un exemple de sa justice. Mais son sort était plus heureux que celui des autres villes. Purgée par ses désastres des restes de l'idolâtrie, elle ne subsiste plus que par le christianisme qu'elle annonce à tout l'univers.

Ainsi tous les grands empires que nous avons vus sur la terre ont concouru, par divers moyens, au bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ses prophètes.

Quand vous lisez si souvent dans leurs écrits que les rois entreront en foule dans l'Église, et qu'ils en seront les protecteurs et les nourriciers, vous

reconnaissez à ces paroles les empereurs et les autres princes chrétiens : et comme les rois vos ancêtres se sont signalés plus que tous les autres, en protégeant et en étendant l'Église de Dieu, je ne craindrais point de vous assurer que c'est eux qui, de tous les rois, sont prédits le plus clairement dans ces illustres prophéties.

Dieu donc, qui avait dessein de se servir des divers empires pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger son peuple, voulant se faire connaître pour l'auteur d'un si admirable conseil, en a découvert le secret à ses prophètes, et leur a fait prédire ce qu'il a résolu d'exécuter. C'est pourquoi, comme les empires entraient dans l'ordre des desseins de Dieu sur le peuple qu'il avait choisi, la fortune de ces empires se trouve annoncée par les mêmes oracles du Saint-Esprit qui prédisent la succession du peuple fidèle.

Plus vous vous accoutumerez à suivre les grandes choses et à les rapporter à leurs principes, plus vous serez en admiration de ces conseils de la Providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées, qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans votre esprit, et que vous appreniez à rapporter les choses humaines aux ordres de cette sagesse éternelle dont elles dépendent.

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés par ses prophètes touchant les rois et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit. Mais l'ayant fait tant de fois sur les grands empires dont nous venons de parler, il nous montre, par ces exemples fameux, ce qu'il fait dans tous les autres ; et il apprend aux rois ces deux vérités fondamentales : premièrement, que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît ; et secondement, qu'il sait les faire servir, dans le temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple.

C'est ce qui doit tenir tous les princes dans une entière dépendance, et les rendre toujours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prêter la main à ce qu'il médite pour sa gloire dans toutes les occasions qu'il leur en présente.

Mais cette suite des empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes ; puisque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est si fortement rabattue par ce spectacle. Car si les hommes apprennent à se modérer en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frappés en voyant mourir les royaumes mêmes ; et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines ?

Ainsi, quand vous voyez passer comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers ; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, se présenter devant vous successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns devant les autres, ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.



CHAPITRE II

Les révolutions des empires ont des causes particulières que les princes doivent étudier

❦

NOTICE LIMINAIRE

Après avoir retracé, au premier chapitre, l'élévation et la chute des empires comme spectacle offert au regard du prince, Bossuet en tire ici la leçon de méthode : un tel spectacle n'instruit vraiment que si l'on en cherche les causes. Rien de grand n'arrive sans préparation lointaine, hormis les « coups extraordinaires » où Dieu seul agit. Étudier l'histoire, c'est donc remonter des événements à leurs causes les plus éloignées, dans le caractère des peuples, des princes et des hommes extraordinaires.

❦

Mais, Monseigneur, ce qui vous rendra ce spectacle plus utile et plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez non seulement sur l'élévation et sur la chute des empires, mais encore sur les causes de leur progrès et sur celles de leur décadence.

Car, Monseigneur, ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres ; ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés ; et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grands changements qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents.

Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir : la vraie science de

l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver. En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire de considérer ces grands événements qui décident tout à coup de la fortune des empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut ; et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère, tant des peuples dominants en général que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires, qui par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des états et à la fortune publique.

J'ai tâché de vous préparer à ces importantes réflexions dans la première partie de ce discours ; vous y aurez pu observer le génie des peuples et celui des grands hommes qui les ont conduits. Les événements qui ont porté coup dans la suite ont été montrés ; et afin de vous tenir attentif à l'enchaînement des grandes affaires du monde que je voulais principalement vous faire entendre, j'ai omis beaucoup de faits particuliers dont les suites n'ont pas été si considérables. Mais parce qu'en nous attachant à la suite, nous avons passé trop vite sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritaient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particulière, et accoutumer votre esprit à rechercher les effets dans leurs causes les plus éloignées.

Par là, Monseigneur, vous apprendrez ce qu'il est si nécessaire que vous sachiez : qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue. En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, et enfin

qui a su le mieux ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses desseins.

Ainsi ne vous lassez point d'examiner les causes des grands changements, puisque rien ne servira jamais tant à votre instruction ; mais recherchez-les surtout dans la suite des grands empires, où la grandeur des événements les rend plus palpables.



CHAPITRE III

Les Scythes, les Éthiopiens et les Égyptiens

❦

NOTICE LIMINAIRE

Le chapitre précédent posait la méthode : chercher, derrière les événements, les causes lointaines et le caractère des peuples. Ce chapitre l'applique aux trois premiers peuples que Bossuet passe en revue. Les Scythes tombent par impiété, avarice et brutalité, à peine plus tôt qu'ils n'avaient conquis. Les Éthiopiens, forts de corps mais peu soucieux de cultiver l'esprit, laissent deviner par un seul trait — leur réponse dédaigneuse aux présents de Cambyse — le ressort de leur caractère. Mais c'est l'Égypte qui retient le plus longuement Bossuet : premier peuple « policé », elle doit sa durée de seize siècles à ses lois, à l'éducation de ses rois, à un jugement qui poursuit chaque homme jusqu'après sa mort, et à un amour de la paix fondé sur l'amour de la justice — jusqu'à ce que la division, puis la conquête, l'emportent. L'extrait qui suit resserre le texte de Bossuet sur ce fil causal ; les longues descriptions de monuments, de canaux et de mesures, propres à l'érudition antiquaire, en ont été retirées, sans que rien n'y soit ajouté à ce que Bossuet écrit des causes du progrès et de la décadence des peuples.

❦

Je ne compterai point ici parmi les grands empires celui de Bacchus, ni celui d'Hercule : leurs histoires n'ont rien de certain, et il les faut laisser célébrer aux poètes. Je ne parlerai pas non plus de l'empire que les Scythes établirent pour un peu de temps dans la grande Asie, en poussant les Cimmériens et battant les Mèdes. Ces nouveaux conquérants n'y régnèrent que vingt-huit ans : leur impiété, leur avarice et leur brutalité la leur firent perdre ; et Cyaxare, fils de Phraorte, sur lequel ils l'avaient conquise, les en chassa, plutôt par adresse que par force, ayant attendu avec patience que ces conquérants brutaux eussent excité la haine publique, et se défissent eux-mêmes par le désordre de leur gouvernement.

Les Éthiopiens étaient, selon Hérodote, les mieux faits de tous les hommes, et de la plus belle taille. Leur esprit était vif et ferme ; mais ils prenaient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. Leurs rois étaient électifs, et ils mettaient sur le trône le plus grand et le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorsque Cambyse leur envoya, pour les surprendre, des ambassadeurs et des présents tels que les Perses les donnaient — de la pourpre, des bracelets d'or, des parfums —, ils se moquèrent de ces présents où ils ne voyaient rien d'utile à la vie, aussi bien que de ses ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse ; et prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : voici le conseil que le roi d'Éthiopie donne au roi de Perse... Cela dit, il débanda l'arc, et le donna aux ambassadeurs. Cambyse, irrité de cette réponse, s'avança vers l'Éthiopie comme un insensé, sans ordre, sans convois, sans discipline, et vit périr son armée, faute de vivres, au milieu des sables, avant que d'approcher l'ennemi.

LES ÉGYPTIENS

Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages et mal cultivées : si la nature y commence souvent de beaux sentiments, elle ne les achève jamais. N'en parlons pas davantage, et venons aux peuples policés. Les Égyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux.

Comme la vertu est le fondement de toute société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnaissance : la gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnaissants de tous les hommes

fait voir qu'ils étaient aussi les plus sociables. Leurs lois étaient simples, pleines d'équité, et propres à unir entre eux les citoyens. Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisait pas, était puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin ; et si l'on ne pouvait secourir le malheureux, il fallait du moins dénoncer l'auteur de la violence. Ainsi les citoyens étaient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'État était uni contre les méchants.

Il n'était pas permis d'être inutile à l'État : la loi assignait à chacun son emploi, qui se perpétuait de père en fils ; mais toutes les professions étaient honorées, et l'on ne croyait pas pouvoir, sans crime, mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuaient au bien public. Il y avait pourtant une occupation qui devait être commune à tous : c'était l'étude des lois et de la sagesse ; l'ignorance de la religion et de la police du pays n'était excusée en aucun état.

Parmi de si bonnes lois, ce qu'il y avait de meilleur, c'est que tout le monde était nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle était un prodige en Égypte : tout s'y faisait toujours de même, et l'exactitude qu'on avait à garder les petites choses maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus longtemps ses usages et ses lois.

L'ordre des jugements servait à entretenir cet esprit. Trente juges, tirés des principales villes, composaient la compagnie qui jugeait tout le royaume ; le prince leur assignait des revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois, sans jamais rien tirer des procès. Pour éviter les surprises, les affaires étaient traitées par écrit : on y craignait la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. Le président du sénat portait un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendait une figure sans yeux qu'on

appelait la Vérité ; il l'appliquait au parti qui devait gagner sa cause, et c'était la forme de prononcer les sentences.

Mais il y avait en Égypte une espèce de jugement tout à fait extraordinaire, dont personne n'échappait. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes ; mais il n'était pas permis en Égypte de louer indifféremment tous les morts : il fallait avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme était mort, on l'amenait en jugement ; l'accusateur public était écouté, et s'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Le peuple admirait le pouvoir des lois, qui s'étendait jusqu'après la mort, et chacun, touché de l'exemple, craignait de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'était convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissait honorablement, et l'on faisait son panégyrique — mais sans y rien mêler de sa naissance : toute l'Égypte était noble, et l'on n'y goûtait de louanges que celles qu'on s'attirait par son mérite.

Chacun sait combien curieusement les Égyptiens conservaient les corps morts. Ainsi leur reconnaissance envers leurs parents était immortelle : les enfants, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenaient de leurs vertus que le public avait reconnues, et s'excitaient à aimer les lois qu'ils leur avaient laissées.

Le royaume était héréditaire ; mais les rois étaient obligés plus que tous les autres à vivre selon les lois. On ne leur disputait rien, et personne n'avait droit de les contraindre : au contraire, on les respectait comme des dieux ; mais une coutume ancienne avait tout réglé, et ils ne s'avisaient pas de vivre autrement que leurs ancêtres.

En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net et les pensées les plus pures, les rois lisaient leurs lettres, pour prendre une idée

plus droite et plus véritable des affaires qu'ils avaient à décider ; puis ils allaient sacrifier au temple, où, environnés de toute leur cour, ils assistaient à une prière pleine d'instruction : le pontife priait les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincère et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite et récompensant au-dessus. Le pontife parlait ensuite des fautes que les rois pouvaient commettre, mais il supposait toujours qu'ils n'y tombaient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnaient de mauvais conseils. On croyait que les reproches ne faisaient qu'aigrir les esprits, et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu était de leur marquer leur devoir dans des louanges conformes aux lois, et prononcées gravement devant les dieux. Après la prière et le sacrifice, on lisait au roi, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son État par leurs maximes.

Ce qui montre que ces remontrances se faisaient et s'écoutaient sérieusement, c'est qu'elles avaient leur effet : parmi les Thébains, c'est-à-dire dans la dynastie principale, où les lois étaient en vigueur, et qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercures, auteurs des sciences et de toutes les institutions des Égyptiens, ont été tous deux rois de Thèbes ; et Thèbes doit à leurs instructions d'avoir eu peu de mauvais princes.

Les Égyptiens avaient l'esprit inventif, mais ils le tournaient aux choses utiles. Comme leur pays était uni, et leur ciel toujours pur et sans nuage, ils ont été les premiers à observer le cours des astres, et les premiers à régler l'année ; ces observations les ont jetés naturellement dans l'arithmétique. Pour reconnaître leurs terres, tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géométrie. Grands observateurs de la nature, c'est aussi ce qui leur a fait

inventer, ou perfectionner, la médecine. Ainsi toutes les sciences ont été en grand honneur parmi eux, et les inventeurs des choses utiles recevaient, et de leur vivant et après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux.

Le premier de tous les peuples où l'on voie des bibliothèques est celui d'Égypte. On les appelait le trésor des remèdes de l'âme : elle s'y guérissait de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, et la source de toutes les autres.

Ce n'était pourtant pas sur les choses inanimées que l'Égypte travaillait le plus : ses plus nobles travaux et son plus bel art consistaient à former les hommes. La Grèce en était si persuadée que ses plus grands hommes — un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux grands législateurs — allèrent apprendre la sagesse en Égypte. Dieu a voulu que Moïse même fût instruit dans toute la sagesse des Égyptiens : c'est par là qu'il a commencé à être puissant en paroles et en œuvres ; car la vraie sagesse se sert de tout, et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains, qui viennent aussi de lui à leur manière.

Ces sages d'Égypte avaient étudié le régime qui fait les esprits solides, les corps robustes, les femmes fécondes et les enfants vigoureux ; ils employaient principalement à ce dessein la frugalité et les exercices. Il n'y avait point, dans tout l'univers, de meilleurs hommes de cheval que les Égyptiens ; et quatre cent mille soldats, qu'elle entretenait, étaient ceux de ses citoyens qu'elle exerçait avec le plus de soin.

Je ne veux pas dire pourtant que l'Égypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées et entretenues, on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires : il n'y a jamais que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Égypte aimait la paix, parce qu'elle aimait la justice, et n'avait des soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondait, elle ne songeait point aux conquêtes.

Elle s'étendait d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les lois. Les villes les plus célèbres venaient apprendre en Égypte leurs antiquités, et la source de leurs plus belles institutions ; on la consultait de tous côtés sur les règles de la sagesse. L'Égypte régnait par ses conseils, et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes.

Mais quand les rois de Thèbes se sont mêlés d'être conquérants, ils ont surpassé tous les autres. Le père de Sesostris, par l'autorité d'un oracle, conçut le dessein de faire de son fils un conquérant : il fit élever auprès de lui, comme ses propres enfants, tous ceux qui étaient nés le même jour que Sesostris, pour lui donner de fidèles ministres et des compagnons de ses combats. Accoutumé aux travaux guerriers par une première conquête de l'Arabie, puis de la Libye, Sesostris ne conçut pas un moindre dessein que celui de la conquête du monde ; mais avant que de sortir de son royaume, il pourvut à la sûreté du dedans, en gagnant le cœur de ses peuples par la libéralité et par la justice. Il soumit l'Éthiopie, puis l'Asie — Jérusalem la première sentit la force de ses armes, et Sesostris enleva les richesses de Salomon, Dieu, par un juste jugement, les ayant livrées entre ses mains — et pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus, et plus loin que ne fit depuis Alexandre. Il revint après neuf ans, chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus, et fit ériger cent temples en action de grâces aux dieux tutélaires de toutes les villes — ayant soin de publier, par ses inscriptions, que ces grands ouvrages avaient été achevés sans fatiguer ses sujets : il mettait sa gloire à les ménager, et à ne faire travailler aux monuments de ses victoires que les captifs, suivant en cela l'exemple que Salomon lui-même avait donné. Il régna trente-trois ans, et jouit longtemps de ses triomphes, beaucoup plus digne de gloire si la vanité ne lui eût fait traîner son char par les rois vaincus. Devenu aveugle dans sa vieillesse, il se

donna la mort à lui-même, et laissa l'Égypte riche à jamais ; mais son empire ne passa pas la quatrième génération.

L'Égypte retourna bientôt à son humeur pacifique. La division s'y mit ; des rois étrangers, des dynasties rivales, puis une manière d'anarchie sous douze rois choisis par le peuple, l'affaiblirent tour à tour ; Psammétique s'en rendit maître par le secours des étrangers, et l'Égypte se rétablit, et demeura assez puissante pendant cinq ou six règnes. Enfin cet ancien royaume, après avoir duré environ seize cents ans, affaibli par les rois de Babylone et par Cyrus, devint la proie de Cambyse, le plus insensé de tous les princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Égypte ont reconnu qu'elle n'était pas belliqueuse : elle avait vécu en paix environ treize cents ans, quand elle produisit son premier guerrier, qui fut Sesostris. Mais l'Égypte tirait cette utilité de l'excellente constitution de son État, que les étrangers qui la conquéraient entraient dans ses mœurs plutôt que d'y introduire les leurs : ainsi, changeant de maîtres, elle ne changeait pas de gouvernement, et demeurait toujours opiniâtrément attachée à ses anciennes coutumes. Mais sous les Ptolémées, le mélange des mœurs grecques et asiatiques y fut si grand, qu'on n'y reconnut presque plus l'ancienne Égypte.

CHAPITRE IV

Les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes et Cyrus

❦

NOTICE LIMINAIRE

Après l'Égypte, qui s'était perdue par sa faiblesse militaire, Bossuet montre deux empires ruinés de l'intérieur : le premier empire des Assyriens par la mollesse de ses rois, cachée pendant des siècles « dans le secret du palais » ; le second, celui de Ninive et de Babylone, par l'orgueil, qui « se tourne aisément en cruauté », et par une confiance aveugle qui n'apprend rien de ses propres inventions. Face à eux, Cyrus doit tout à son éducation sobre et sévère, à sa clémence et à sa politique. L'extrait resserre le texte de Bossuet sur ce fil : la discussion des dates et de l'étendue du premier empire (Ctésias, Platon, Homère et Troie), les descriptions des ouvrages de Babylone et l'éloge de sa fertilité en ont été retirés, avec de simples liaisons pour la continuité.

❦

Le grand empire des Égyptiens est comme détaché de tous les autres, et n'a pas, comme vous voyez, une longue suite. Ce qui nous reste à dire est plus soutenu, et a des dates plus précises.

Nous avons néanmoins encore très peu de choses certaines touchant le premier empire des Assyriens : mais enfin, en quelque temps qu'on en veuille placer les commencements, vous verrez que lorsque le monde était partagé en plusieurs petits États dont les princes songeaient plutôt à se conserver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns après les autres, et poussa bien loin ses conquêtes du côté de l'orient. Sa femme Sémiramis, qui joignit à l'ambition assez ordinaire à son sexe un courage et une suite de conseils qu'on n'a pas accoutumé d'y trouver, soutint les vastes desseins de son mari, et acheva de former cette monarchie.

Tous leurs successeurs, à commencer depuis leur fils Ninas, ont vécu dans une telle mollesse et avec si peu d'action, qu'à peine leur nom est-il venu jusqu'à nous, et qu'il faut plutôt s'étonner que leur empire ait pu subsister, que de croire qu'il ait pu s'étendre. Il se maintint pourtant en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbace ayant découvert la mollesse de ses rois, si longtemps cachée dans le secret du palais, Sardanapale, célèbre par ses infamies, devint non seulement méprisable, mais encore insupportable à ses sujets.

Vous avez vu les royaumes qui sont sortis du débris de ce premier empire des Assyriens, entre autres celui de Ninive et celui de Babylone. Les rois de Ninive retinrent le nom de rois d'Assyrie, et furent les plus puissants. Leur orgueil s'éleva bientôt au-delà de toutes bornes par les conquêtes qu'ils firent, parmi lesquelles on compte celle du royaume des Israélites ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu, et un miracle visible, pour les empêcher d'accabler la Judée sous Ézéchias ; et on ne sut plus quelles bornes on pourrait donner à leur puissance, quand on leur vit envahir un peu après, dans leur voisinage, le royaume de Babylone, où la famille royale était défaillie.

Babylone semblait être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étaient pleins d'esprit et de courage. De tout temps la philosophie régnait parmi eux avec les beaux-arts, et l'Orient n'avait guère de meilleurs soldats que les Chaldéens.

Ainsi les rois d'Assyrie, enflés d'un accroissement qui ajoutait à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor Ier crut son empire indigne de lui, s'il n'y joignait tout l'univers. Nabuchodonosor II, superbe plus que tous les rois ses prédécesseurs, après des succès inouïs et des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un dieu, que commander comme un

roi. Il semblait que l'ancienne tour de Babel allât être renouvelée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le ciel. Son orgueil, quoique abattu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvaient souffrir autour d'eux aucune domination ; et voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Cette jalousie réunit contre eux, avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'Orient. L'orgueil se tourne aisément en cruauté. Comme les rois de Babylone traitaient inhumainement leurs sujets, des peuples entiers, aussi bien que des principaux seigneurs de leur empire, se joignirent à Cyrus et aux Mèdes.

Babylone, trop accoutumée à commander et à vaincre pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle se croit invincible, devient captive des Mèdes qu'elle prétendait subjuguer, et périt enfin par son orgueil. La destinée de cette ville fut étrange, puisqu'elle périt par ses propres inventions. Nitocris, mère de Labynit, autrement nommé Nabonide ou Balthasar, dernier roi de Babylone, fit de grands ouvrages sur l'Euphrate, et entreprit d'élever sur ce fleuve un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville, que l'immense largeur du fleuve séparait trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une rivière si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avait fait creuser. Mais une reine si prévoyante ne songea pas qu'elle apprenait à ses ennemis à prendre sa ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avait creusé que Cyrus détourna l'Euphrate, quand, désespérant de réduire Babylone ni par force ni par famine, il s'y ouvrit, des deux côtés de la ville, le passage que nous avons vu tant marqué par les prophètes.

Si Babylone eût pu croire qu'elle était périssable comme toutes les choses humaines, et qu'une confiance insensée ne l'eût pas jetée dans l'aveuglement : non seulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puisque

la mémoire d'un travail semblable était récente ; mais encore, en gardant toutes les descentes, elle eût accablé les Perses dans le lit de la rivière où ils passaient. Mais on ne songeait qu'aux plaisirs et aux festins : il n'y avait ni ordre, ni commandement réglé. Ainsi périssent non seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante se mit partout : le roi impie fut tué ; et Xénophon, qui donne ce titre au dernier roi de Babylone, semble désigner par ce mot les sacrilèges de Balthasar, que Daniel nous fait voir punis par une chute si surprenante.

Les Mèdes, qui avaient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second, comme si cette nation eût dû être toujours fatale à la grandeur assyrienne. Mais cette dernière fois, la valeur et le grand nom de Cyrus firent que les Perses, ses sujets, eurent la gloire de cette conquête.

En effet, elle est due entièrement à ce héros, qui, ayant été élevé sous une discipline sévère et régulière, selon la coutume des Perses, peuples alors aussi modérés que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès son enfance à une vie sobre et militaire. Les Mèdes, autrefois si laborieux et si guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avaient besoin d'un tel général. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toujours respecté en Orient ; mais il mettait l'espérance du succès dans les troupes qu'il avait amenées de Perse.

Dès la première bataille le roi de Babylone fut tué, et les Assyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau roi ; et en montrant son courage, il se donna la réputation d'un prince clément qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un si beau pays, qu'il regardait déjà comme sa conquête, il fit résoudre que les laboureurs seraient épargnés de part et d'autre. Il sut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone, qui allait tout

envahir ; et enfin la gloire qu'il s'était acquise autant par sa générosité et par sa justice que par le bonheur de ses armes les ayant tous réunis sous ses étendards, avec de si grands secours il soumit cette vaste étendue de terre dont il composa son empire.

C'est par là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit si puissante, qu'elle ne pouvait guère manquer de s'accroître sous ses successeurs. Mais pour entendre ce qui l'a perdue, il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus avec les Grecs et leurs généraux, surtout avec Alexandre.



CHAPITRE V

Les Perses, les Grecs et Alexandre

❦

NOTICE LIMINAIRE

Ce chapitre met deux caractères en regard : la Perse, où l'abondance a dissous une éducation pourtant bien conçue, et la Grèce, dont la discipline et l'amour de la liberté font, à effectifs bien moindres, la supériorité sur la multitude perse. Puis vient Alexandre, dont la fin n'illustre plus une cause morale comme les précédentes — ni vice, ni division intérieure — mais, selon Bossuet, « un faible irrémédiable inséparablement attaché aux desseins humains » : la mortalité même. L'extrait resserre le texte de Bossuet sur ce fil ; l'analyse détaillée de l'administration perse (satrapes, registres de mérite), la longue comparaison des mœurs d'Athènes et de Lacédémone, et le détail géographique des conquêtes de Sésostris à Alexandre en ont été retirés.

❦

Cambyse, fils de Cyrus, fut celui qui corrompit les mœurs des Perses. Son père, si bien élevé parmi les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand empire une éducation semblable à la sienne ; et par le sort ordinaire des choses humaines, trop de grandeur nuisit à la vertu. Darius, fils d'Hystaspe, qui d'une vie privée fut élevé sur le trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres. Mais la corruption était déjà trop universelle : l'abondance avait introduit trop de dérèglements dans les mœurs ; et Darius n'avait pas lui-même conservé assez de force pour être capable de redresser tout à fait les autres. Tout dégénéra sous ses successeurs, et le luxe des Perses n'eut plus de mesure.

Mais encore que ces peuples devenus puissants eussent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaisirs, ils avaient toujours conservé quelque chose de grand et de noble. Que peut-on voir de plus

noble que l'horreur qu'ils avaient pour le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice honteux et bas ? Ce qu'ils trouvaient le plus lâche après le mensonge, était de vivre d'emprunt : une telle vie leur paraissait fainéante, honteuse, servile, et d'autant plus méprisable, qu'elle portait à mentir. Par une générosité naturelle à leur nation, ils traitaient honnêtement les rois vaincus, et les gens de mérite étaient connus parmi eux, sans qu'ils épargnassent rien pour les gagner. Il est vrai qu'ils ne sont pas arrivés à la connaissance parfaite de cette sagesse qui apprend à bien gouverner : leur grand empire fut toujours régi avec quelque confusion, et ils ne surent jamais trouver ce bel art, depuis si bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand état pour en faire un tout parfait.

Ils n'étaient pourtant pas sans politique. Les règles de la justice étaient connues parmi eux, et ils ont eu de grands rois qui les faisaient observer avec une admirable exactitude ; les crimes étaient sévèrement punis, mais avec cette modération, qu'en pardonnant aisément les premières fautes, on réprimait les rechutes par de rigoureux châtiments. Ils avaient beaucoup de bonnes lois, presque toutes venues de Cyrus et de Darius, une grande subordination dans tous les emplois, et un soin particulier de faire fleurir l'agriculture aussi bien que l'art militaire. Le respect qu'on inspirait aux Perses dès leur enfance pour l'autorité royale allait jusqu'à l'excès, puisqu'ils y mêlaient de l'adoration, et paraissaient plutôt des esclaves que des sujets soumis par raison à un empire légitime : c'était l'esprit des orientaux.

La manière dont on élevait les enfants des rois est admirée par Platon, et proposée aux Grecs comme le modèle d'une éducation parfaite. Dès l'âge de sept ans on les tirait des mains des eunuques pour les faire monter à cheval et les exercer à la chasse. À l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnait pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'état. Le premier leur apprenait le culte des dieux selon les anciennes maximes ; le second les

accoutumait à dire la vérité et à rendre la justice ; le troisième leur enseignait à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres et vraiment rois, maîtres d'eux-mêmes et de leurs désirs ; le quatrième fortifiait leur courage contre la crainte, qui en eût fait des esclaves. Avec une si belle institution, que ne devait-on pas espérer des rois de Perse, si on eût eu autant de soin de les bien conduire dans le progrès de leur âge, qu'on en avait de les bien instruire dans leur enfance ? Mais les mœurs corrompues de la nation les entraînaient bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir.

Il faut pourtant confesser que malgré cette mollesse des Perses, ils ne manquaient pas de valeur, et ils en ont donné d'illustres marques. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne surent ce que peut dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, et une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Leur mollesse était si grande, qu'ils voulaient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisait sa demeure ordinaire ; de sorte que les rois marchaient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de tout un attirail de plaisir qui surchargeait leurs armées d'une multitude excessive de gens inutiles. Dans cette confusion, on ne pouvait se mouvoir de concert, et dans une action tout allait comme il pouvait, sans que personne fût en état d'y pourvoir.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnaient les peuples qui ne savaient pas mieux la guerre qu'eux ; et c'est par là que l'Égypte, toute superbe qu'elle était et de son antiquité et des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu : une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail ; des armées médiocres à la vérité, mais si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats

n'avaient tous qu'une même âme. Mais ce que la Grèce avait de plus grand était une politique ferme et prévoyante, et surtout un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendait invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui avaient répandu par tout le pays cette excellente police des Égyptiens. C'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques. Mais ce que les Égyptiens leur avaient appris de meilleur, était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grèce avait eus en divers pays furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage, si révéré dans toute la Grèce, qu'on disait que les dieux mêmes y avaient comparu ? Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie. Les Grecs ainsi policés peu à peu se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays — un Thalès, un Pythagore, un Lycurgue, un Solon, et tant d'autres — empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites et en petit nombre tenaient les peuples dans le devoir. Car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple ;

et chaque particulier s'affectionnait d'autant plus à son pays qu'il le conduisait en commun.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Pythagore, Thalès, Socrate, Platon, Aristote, et une infinité d'autres remplirent la Grèce de ces beaux préceptes ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public. Les poètes même, qui étaient dans les mains de tout le peuple, l'instruisaient plus encore qu'ils ne le divertissaient : ils ne célébraient que les arts utiles à la vie humaine, ne respiraient que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité.

Quand la Grèce ainsi élevée regardait les Asiatiques avec leur délicatesse et leur mollesse, elle n'avait que du mépris pour eux ; et leur forme de gouvernement, qui n'avait pour règle que la volonté du prince, lui inspirait de l'horreur. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs et la mollesse ; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur ; du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer ; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude.

La Grèce était pleine de ces sentiments, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hystaspe et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paraît fabuleuse. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté ; et quoique toutes les villes de Grèce fussent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie ; et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards, leurs

femmes et leurs enfants, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui était capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée persienne à un passage difficile, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contents en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva faible, et éprouva ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restait à la Perse tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs. Comme la crainte les avait tenus unis, la victoire et la confiance rompirent cette union ; et Athènes, la plus vive et la plus éprise de sa liberté, comme Lacédémone, la plus dure et la plus jalouse de dominer, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient toutes deux d'assujettir la Grèce entière. Les Perses aperçurent bientôt cet état, et tout le secret de leur politique fut d'entretenir ces jalousies et de fomenter ces divisions, dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation, et de l'accabler tout entière dès qu'elle serait assez affaiblie par elle-même.

Mais il n'était pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vue, Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie Mineure, et montra qu'on les pouvait abattre. Il arriva même dans ce temps que dix mille Grecs, engagés dans la révolte du jeune Cyrus contre son frère Artaxerxès, se trouvèrent seuls à n'être pas rompus dans la déroute universelle de cette armée ; et sans protecteur au milieu de l'empire perse, ils conçurent le hardi dessein de le traverser tout entier pour retourner en leur pays, et ils en vinrent à bout. Toute la Grèce vit alors qu'elle nourrissait une milice invincible à laquelle tout devait céder,

et que ses seules divisions la pouvaient soumettre à un ennemi trop faible pour lui résister quand elle serait unie.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnait contre tant de villes divisées un royaume petit, mais uni, et où la puissance royale était absolue, qu'à la fin, moitié par adresse et moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grèce, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures ; mais Alexandre, son fils, succéda à son royaume et à ses desseins. Il trouva les Macédoniens non seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étaient au-dessus des Perses.

Darius, qui régnait alors en Perse, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples. Mais si vous le comparez à Alexandre : son esprit avec ce génie perçant et sublime ; sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentait animé par les obstacles ; enfin cette confiance qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder, et qu'il inspirait jusqu'aux moindres de ses soldats : vous jugerez aisément auquel des deux appartenait la victoire. Et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle put opposer aux Grecs, Memnon de Rhodes. Tant qu'Alexandre l'eut en tête, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Memnon voulait qu'on ne hasardât pas de bataille générale, mais qu'on coupât les vivres aux Grecs et qu'on les forçât à revenir défendre leur propre pays. Au

commencement d'une diversion qui déjà inquiétait toute la Grèce, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu ; et après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que Bacchus même. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos ; il ramena son armée, et revint à Babylone craint et respecté non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. À l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile, et des enfants en bas âge incapables de soutenir un si grand poids. Il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants ; il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, la Macédoine, son ancien royaume tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahie de tous côtés comme une succession vacante, et passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race : parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens, et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes. Sa mort fut la seule cause de cette grande révolution ; car il faut dire à sa gloire que si jamais homme a été capable de soutenir un si vaste empire, ç'a été sans doute Alexandre. Nous voyons donc par son exemple, qu'outre les fautes que les hommes pourraient corriger, c'est-à-dire celles qu'ils font par emportement ou par ignorance, il y a un faible irrémédiable inséparablement attaché aux

desseins humains, et c'est la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là : ce qui nous force d'avouer que celui qui sait conserver et affermir un état, a trouvé un plus haut point de sagesse que celui qui sait conquérir et gagner des batailles.

Il n'est pas besoin de raconter en détail ce qui fit périr les royaumes formés du débris de l'empire d'Alexandre, celui de Syrie, celui de Macédoine, et celui d'Égypte : la cause commune de leur ruine est qu'ils furent contraints de céder à une plus grande puissance, qui fut la puissance romaine. Si toutefois nous voulions considérer le dernier état de ces monarchies, nous trouverions aisément les causes immédiates de leur chute ; et nous verrions entre autres choses que la plus puissante de toutes, celle de Syrie, après avoir été ébranlée par la mollesse et le luxe de la nation, reçut enfin le coup mortel par la division de ses princes.

CHAPITRE VI

L'Empire romain

❦

NOTICE LIMINAIRE

C'est le plus long chapitre du Discours, et Bossuet y prend le contre-pied de ses propres lecteurs grecs : ce n'est pas la fortune, mais un dessein constant, qui a fait Rome — sa frugalité, sa discipline militaire sans fausse bravoure, la fermeté de son sénat dans les pires désastres, sa manière de rendre romains les peuples qu'elle soumettait. Mais Bossuet referme le chapitre sur une note inattendue : la cause de la ruine de Rome n'est ni un vice étranger à sa grandeur, ni une conquête extérieure, mais l'amour même de la liberté qui l'avait faite — la jalousie du peuple contre le sénat, portée en elle dès Romulus. L'extrait resserre le texte sur ce fil ; en ont été retirés la longue analyse tactique de la phalange macédonienne, le conseil des féciaux et le droit de la guerre juste, l'épisode d'Ardée et d'Aricie, l'énumération géographique des provinces, et l'éloge contemporain de Louis le Grand.

❦

Nous sommes enfin venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les lois. De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain. De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme, et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre : car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres. Sous ce nom de liberté, les

Romains se figuraient avec les Grecs un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avait même sous ses rois une liberté qui ne convient guère à une monarchie réglée : les rois étaient électifs, et c'était au peuple assemblé à confirmer les lois et à résoudre la paix ou la guerre. On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfants, qui s'étaient laissés entraîner aux pratiques des Tarquins pour y rétablir leur domination. Il ne faut plus s'étonner si l'on méprisa dans Rome les efforts du roi Porsenna, qui prit en sa protection les Tarquins bannis : les Romains presque affamés lui firent connaître par leur fermeté qu'ils voulaient du moins mourir libres, et Rome entière lui fit dire qu'elle recevrait plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple, résolut de le laisser jouir en paix d'une liberté qu'il savait si bien défendre.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers ; aussi, dans leurs commencements et bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux, mais un moyen de garder leur liberté plus entière. Nourrir du bétail, labourer la terre, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle était leur vie. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, n'avaient que de la vaisselle de terre ; et l'un d'eux, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était pas d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Régulus, général des armées romaines, demanda son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence ; et après la ruine de Carthage encore, Émilius Paulus, qui avait enrichi le trésor public du trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et la beauté de leur ville : les temples, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs avaient une magnificence incroyable. L'épargne ne régnait que dans les maisons particulières. Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse : tout tendait plutôt à l'autre excès, je veux dire à la dureté ; et les mœurs des Romains avaient naturellement quelque chose de rude, et même de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois ; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvait manquer d'être admirable. Les lois en étaient dures, mais nécessaires : il y allait de la vie non seulement à fuir ou à abandonner son rang, mais à se remuer tant soit peu sans le commandement du général. On ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissait aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Après la bataille de Cannes, dans le temps où Rome manquait le plus de soldats, le sénat aima mieux armer contre sa coutume huit mille esclaves que de racheter huit mille Romains prisonniers ; et l'on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat romain devait ou vaincre ou mourir.

Une des plus belles parties de la milice romaine était qu'on n'y louait point la fausse valeur. On remarque de Scipion et de César, les plus vaillants qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposés qu'avec précaution, et lorsqu'un grand besoin le demandait : les Romains ne voulaient point de batailles hasardées mal à propos, ni de victoires qui coûtassent trop de sang.

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'invention, sachant profiter de tout ce qu'ils voyaient de commode chez les autres peuples — ils apprirent des Carthaginois l'invention des galères par lesquelles ils les battirent. Les Macédoniens croyaient leur phalange invincible ; mais l'armée romaine, divisée en petits corps capables de tout mouvement, l'emportait sur cette masse pesante qui, une fois enfoncée, ne savait plus se rallier : ainsi la Macédoine fut vaincue.

Ils n'eurent rien dans tout leur gouvernement dont ils se soient tant vantés que de leur discipline militaire, qu'ils ont toujours considérée comme le fondement de leur empire : c'est la chose qui a paru la première dans leur état, et la dernière qui s'y est perdue, tant elle était attachée à la constitution de leur république.

Mais il ne suffit pas d'entendre la guerre si l'on n'a un sage conseil pour la conduire, et tenir le dedans de l'état en bon ordre. Il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance que le sénat romain : Tite-Live raconte qu'une délibération capitale, prise en pleine assemblée de trois cents hommes, resta secrète quatre ans, alors même que les ambassadeurs de tous les peuples intéressés cherchaient à la percer. C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout dans les grands périls.

Ce fut au plus triste état de la république, divisée au dedans par les tribuns et pressée au dehors par les Volsques que Coriolan irrité menait contre sa patrie, qu'on vit sortir ce hardi décret du sénat, qu'on périrait plutôt que de rien céder à l'ennemi armé. Sa mère, envoyée pour le fléchir, lui disait : ne connaissez-vous pas les Romains ? Vous n'en obtiendrez rien ni par la force, mais seulement par les prières. Le sévère Coriolan se laissa vaincre, et il lui en coûta la vie ; mais le sénat demeura ferme dans ses

maximes, et ce décret de ne rien accorder par force passa pour une loi fondamentale de la politique romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république : ils étaient toujours plus traitables victorieux que vaincus.

Aussi voyons-nous que les Romains n'ont jamais désespéré de leurs affaires, ni quand Porsenna les affamait dans leurs murailles, ni quand les Gaulois inondaient leur pays après avoir brûlé leur ville, ni quand Hannibal, déjà tant de fois vainqueur, leur tua plus de cinquante mille hommes à Cannes. Le consul Terentius Varron, qui venait de perdre par sa faute cette grande bataille, fut reçu à Rome comme s'il eût été victorieux, parce que, dans un si grand malheur, il n'avait point désespéré des affaires de la république ; le sénat l'en remercia publiquement, et l'on résolut de n'écouter aucune proposition de paix.

Cette constance ne venait pas d'une résolution opiniâtre de ne céder jamais à la fortune, mais d'une profonde connaissance des forces romaines et des forces ennemies. Rome savait, par le rôle exact de ses citoyens tenu depuis Servius Tullius, tout ce qu'elle avait d'hommes capables de porter les armes ; ainsi elle ménageait ses forces contre un ennemi venu de loin, que le temps devait détruire tout seul dans un pays étranger où les secours étaient si tardifs. Dès qu'on s'aperçut qu'Hannibal, au lieu de poursuivre sa victoire, ne songeait qu'à en jouir, le sénat se rassura : un ennemi capable de se laisser éblouir par ses succès n'était pas né pour vaincre les Romains.

Il est aisé de juger par là à qui devait enfin demeurer l'avantage. Rome avait son sénat uni ; le sénat de Carthage était divisé par de vieilles factions irréconciliables, et la perte d'Hannibal eût fait la joie de la plus notable partie de ses grands seigneurs. Rome, encore pauvre et attachée à l'agriculture, nourrissait une milice presque toute composée de citoyens ; Carthage, enrichie par son trafic, avait pour maxime de n'avoir que des

troupes étrangères, souvent aussi dangereuses à qui les paie qu'à qui on les emploie. Carthage a toujours aimé les richesses jusqu'à les préférer à la vertu ; une république toute faite pour la guerre en avait fini par négliger l'exercice.

Il est vrai que le génie d'Hannibal semblait avoir remédié aux défauts de sa république : durant seize années entières, dans un pays étranger, il n'a jamais laissé voir la moindre sédition dans une armée composée de peuples divers. Mais son habileté ne put soutenir Carthage lorsque, attaquée dans ses murailles par Scipion, elle se trouva sans forces, et qu'il fallut le rappeler avec des troupes affaiblies par leurs propres victoires autant que par les nôtres. Ainsi Hannibal fut battu, et Carthage, autrefois maîtresse de l'Afrique et de tout le commerce de l'univers, fut contrainte de subir le joug que Scipion lui imposa. Voilà le fruit glorieux de la patience romaine ; et Polybe a fort bien conclu que Carthage devait à la fin obéir à Rome par la seule nature des deux républiques.

Les Grecs du temps de Polybe s'imaginaient que Rome s'agrandissait plutôt par hasard que par conduite ; mais Polybe, que son étroite familiarité avec les Romains faisait entrer dans le secret des affaires, a vu que les conquêtes de Rome étaient la suite d'un dessein bien entendu : s'affermir avant que de s'étendre, ne se point charger de trop d'affaires à la fois, dissimuler quelque temps et se déclarer à propos, ne laisser à l'ennemi vaincu aucun moment pour se reconnaître. Vous en avez assez vu pour condamner Plutarque, qui, toujours trop passionné pour ses Grecs, attribue à la seule fortune la grandeur romaine, et à la seule vertu celle d'Alexandre.

Mais plus ces historiens montrent de dessein dans les conquêtes de Rome, plus ils y montrent d'injustice : ce désir de dominer est justement condamné par les règles de l'évangile, et la seule philosophie suffit à nous faire entendre que la force nous est donnée pour conserver notre bien, non

pour usurper celui d'autrui. Les Romains, pour répandre partout la terreur, ne se faisaient pas faute de cruauté envers qui leur résistait, jusqu'à faire mourir inhumainement des rois menés en triomphe chargés de fers. Mais s'ils étaient cruels et injustes pour conquérir, ils gouvernaient avec équité les nations subjuguées : le sénat tenait en bride les gouverneurs et faisait justice aux peuples, si bien que les concussions et les violences ne furent connues parmi les Romains que dans les derniers temps de la république. Ce n'étaient donc pas de ces conquérants brutaux qui ne respirent que le pillage : les Romains rendaient meilleurs tous ceux qu'ils prenaient, en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le commerce et les sciences.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant, le mieux établi et le plus étendu qui fut jamais, depuis l'Euphrate jusqu'aux colonnes d'Hercule. C'est une espèce de prodige que dans un si vaste empire, embrassant tant de nations, les peuples aient été si obéissants et les révoltes si rares. Les colonies romaines établies de tous côtés déchargeaient la ville d'un grand nombre de citoyens et accoutumaient peu à peu les peuples étrangers aux mœurs romaines ; et un grand nombre de villes obtenaient pour leurs citoyens le droit de citoyens romains. Il arriva à la fin que tous les sujets de l'empire se crurent romains : le sénat leur fut ouvert, et ils pouvaient aspirer jusqu'à l'empire même. Ainsi, par la clémence romaine, toutes les nations n'étaient plus qu'une seule nation, et Rome fut regardée comme la commune patrie.

Les légions, distribuées pour la garde des frontières, affermissaient le dedans en défendant le dehors ; et la discipline ne permettait pas aux soldats de se répandre dans la campagne, de sorte que les armées romaines ne troublaient ni le commerce ni le labourage. Mais rien ne maintenait tant la paix de l'empire que l'ordre de la justice : tous les peuples, jusqu'aux plus barbares, le regardaient avec admiration, et c'est par là surtout que les Romains étaient jugés dignes d'être les maîtres du monde. Si les lois

romaines ont paru si saintes que leur majesté subsiste encore malgré la ruine de l'empire, c'est que le bon sens, maître de la vie humaine, y règne partout, et qu'on n'y voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle.

Malgré cette grandeur du nom romain, malgré la politique profonde et toutes les belles institutions de cette fameuse république, elle portait en son sein la cause de sa ruine dans la jalousie perpétuelle du peuple contre le sénat, ou plutôt des plébéiens contre les patriciens. Romulus avait établi cette distinction, nécessaire à la royauté, et conservée non seulement sous les rois, mais dans la république même : c'était parmi les patriciens qu'on prenait toujours les sénateurs, à eux qu'appartenaient les emplois et les dignités. Mais la jalousie se mit bientôt entre les deux ordres, et la cause profonde qui l'entretenait était l'amour même de la liberté : un peuple qui se croyait né pour commander aux autres peuples ne voulait recevoir de loi que de lui-même.

Un peuple qui jouissait des droits les plus essentiels de la royauté entrait en quelque sorte dans l'humeur des rois : il voulait bien être conseillé, mais non pas forcé par le sénat. Tout ce qui blessait ou semblait blesser l'égalité que demande un état libre devenait suspect à ce peuple délicat ; et cette audace qui lui faisait tout entreprendre au dehors ne pouvait manquer de porter la division au dedans. Ainsi Rome, si jalouse de sa liberté par cet amour même qui était le fondement de son état, a vu la division se jeter entre le sénat et le peuple, entre les patriciens et les plébéiens : les uns alléguant toujours que la liberté excessive se détruit elle-même, les autres craignant que l'autorité, qui de sa nature croît toujours, ne dégénérât enfin en tyrannie.

Entre ces deux extrémités, un peuple d'ailleurs si sage ne put trouver le milieu. Les esprits ambitieux excitaient les jalousies pour s'en prévaloir ; et

ces jalousies, tantôt plus couvertes et tantôt plus déclarées selon les temps, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin causé ce grand changement qui arriva du temps de César, et les autres qui ont suivi.



CHAPITRE VII

La suite des changements de Rome est expliquée

NOTICE LIMINAIRE

Bossuet reprend ici lui-même, à grands traits, toute la suite des événements qui expliquent les changements de Rome — de Romulus à Charlemagne. C'est donc, dans le texte original, une liste que Bossuet resserre lui-même (« les voici ramassés ensemble pour une plus grande facilité »). Le texte qui suit est donné intégralement, sans coupe : seule l'orthographe a été modernisée.

Il vous sera aisé d'en découvrir toutes les causes, si, après avoir bien compris l'humeur des Romains et la constitution de leur république, vous prenez soin d'observer un certain nombre d'événements principaux, qui, quoique arrivés en des temps assez éloignés, ont une liaison manifeste. Les voici ramassés ensemble pour une plus grande facilité.

Romulus, nourri dans la guerre, et réputé fils de Mars, bâtit Rome, qu'il peupla de gens ramassés, bergers, esclaves, voleurs, qui étaient venus chercher la franchise et l'impunité dans l'asile qu'il avait ouvert à tous venants : il en vint aussi quelques-uns plus qualifiés et plus honnêtes.

Il nourrit ce peuple farouche dans l'esprit de tout entreprendre par la force, et ils eurent par ce moyen jusqu'aux femmes qu'ils épousèrent.

Peu à peu il établit l'ordre, et réprima les esprits par des lois très saintes. Il commença par la religion, qu'il regarda comme le fondement des états. Il la fit aussi sérieuse, aussi grave et aussi modeste que les ténèbres de l'idolâtrie le pouvaient permettre. Les religions étrangères et les sacrifices qui n'étaient pas établis par les coutumes romaines furent défendus. Dans

la suite, on se dispensa de cette loi ; mais c'était l'intention de Romulus qu'elle fût gardée, et on en retint toujours quelque chose.

Il choisit parmi tout le peuple ce qu'il y avait de meilleur, pour en former le conseil public, qu'il appela le sénat. Il le composa de deux ou trois cents sénateurs, dont le nombre fut encore après augmenté ; et de là sortirent les familles nobles, qu'on appelait patriciennes. Les autres s'appelaient les plébéiens, c'est-à-dire le commun peuple.

Le sénat devait rédiger et proposer toutes les affaires : il en réglait quelques-unes souverainement avec le roi ; mais les plus générales étaient rapportées au peuple, qui en décidait.

Romulus, dans une assemblée où il survint tout à coup un grand orage, fut mis en pièces par les sénateurs, qui le trouvaient trop impérieux ; et l'esprit d'indépendance commença dès lors à paraître dans cet ordre. Pour apaiser le peuple, qui aimait son prince, et donner une grande idée du fondateur de la ville, les sénateurs publièrent que les dieux l'avaient enlevé au ciel, et lui firent dresser des autels.

Numa Pompilius, second roi, dans une longue et profonde paix, acheva de former les mœurs, et de régler la religion sur les mêmes fondements que Romulus avait posés.

Tullus Hostilius établit par de sévères règlements la discipline militaire, et les ordres de la guerre, que son successeur Ancus Martius accompagna de cérémonies sacrées, afin de rendre la milice sainte et religieuse.

Après lui, Tarquin l'Ancien, pour se faire des créatures, augmenta le nombre des sénateurs jusqu'au nombre de trois cents, où ils demeurèrent fixés durant plusieurs siècles, et commença les grands ouvrages qui devaient servir à la commodité publique.

Servius Tullius projeta l'établissement d'une république sous le commandement de deux magistrats annuels qui seraient choisis par le peuple.

En haine de Tarquin le Superbe, la royauté fut abolie, avec des exécrations horribles contre tous ceux qui entreprendraient de la rétablir ; et Brutus fit jurer au peuple qu'il se maintiendrait éternellement dans sa liberté.

Les mémoires de Servius Tullius furent suivis dans ce changement. Les consuls, élus par le peuple entre les patriciens, étaient égalés aux rois, à la réserve qu'ils étaient deux qui avaient entre eux un tour réglé pour commander, et qu'ils changeaient tous les ans.

Collatin, nommé consul avec Brutus, comme ayant été avec lui l'auteur de la liberté, quoique mari de Lucrèce, dont la mort avait donné lieu au changement, et intéressé plus que tous les autres à la vengeance de l'outrage qu'elle avait reçu, devint suspect, parce qu'il était de la famille royale, et fut chassé.

Valère, substitué à sa place, au retour d'une expédition où il avait délivré sa patrie des Véiens et des Étrusques, fut soupçonné par le peuple d'affecter la tyrannie, à cause d'une maison qu'il faisait bâtir sur une éminence. Non seulement il cessa de bâtir, mais, devenu tout populaire, quoique patricien, il établit la loi qui permet d'appeler au peuple, et lui attribue en certains cas le jugement en dernier ressort.

Par cette nouvelle loi, la puissance consulaire fut affaiblie dans son origine, et le peuple étendit ses droits.

À l'occasion des contraintes qui s'exécutaient pour dettes par les riches contre les pauvres, le peuple, soulevé contre la puissance des consuls et du sénat, fit cette retraite fameuse au mont Aventin.

Il ne se parlait que de liberté dans ces assemblées ; et le peuple romain ne se crut pas libre s'il n'avait des voies légitimes pour résister au sénat. On fut contraint de lui accorder des magistrats particuliers, appelés tribuns du peuple, qui pussent l'assembler, et le secourir contre l'autorité des consuls, par opposition, ou par appel.

Ces magistrats, pour s'autoriser, nourrissaient la division entre les deux ordres, et ne cessaient de flatter le peuple, en proposant que les terres des pays vaincus, ou le prix qui proviendrait de leur vente, fût partagé entre les citoyens.

Le sénat s'opposait toujours constamment à ces lois ruineuses à l'État, et voulait que le prix des terres fût adjugé au trésor public.

Le peuple se laissait conduire à ses magistrats séditieux, et conservait néanmoins assez d'équité pour admirer la vertu des grands hommes qui lui résistaient.

Contre ces dissensions domestiques, le sénat ne trouvait point de meilleur remède que de faire naître continuellement des occasions de guerres étrangères. Elles empêchaient les divisions d'être poussées à l'extrémité, et réunissaient les ordres dans la défense de la patrie.

Pendant que les guerres réussissent et que les conquêtes s'augmentent, les jalousies se réveillent.

Les deux partis, fatigués de tant de divisions qui menaçaient l'État de sa ruine, conviennent de faire des lois, pour donner le repos aux uns et aux autres, et établir l'égalité qui doit être dans une ville libre.

Chacun des ordres prétend que c'est à lui qu'appartient l'établissement de ces lois.

La jalousie, augmentée par ces prétentions, fait qu'on résout d'un commun accord une ambassade en Grèce pour y rechercher les institutions des villes de ce pays, et surtout les lois de Solon, qui étaient les plus populaires. Les lois des Douze Tables sont établies ; mais les décemvirs, qui les rédigèrent, furent privés du pouvoir dont ils abusaient.

Pendant que tout est tranquille, et que des lois si équitables semblent établir pour jamais le repos public, les dissensions se réchauffent par les nouvelles prétentions du peuple, qui aspire aux honneurs, et au consulat, réservé jusqu'alors au premier ordre.

La loi pour les y admettre est proposée. Plutôt que de rabaisser le consulat, les Pères consentent à la création de trois nouveaux magistrats, qui auraient l'autorité des consuls sous le nom de tribuns militaires ; et le peuple est admis à cet honneur.

Content d'établir son droit, il use modérément de sa victoire, et continue quelque temps à donner le commandement aux seuls patriciens.

Après de longues disputes, on revient au consulat, et peu à peu les honneurs deviennent communs entre les deux ordres, quoique les patriciens soient toujours plus considérés dans les élections.

Les guerres continuent, et les Romains soumettent, après cinq cents ans, les Gaulois cisalpins, leurs principaux ennemis, et toute l'Italie.

Là commencent les guerres puniques ; et les choses en viennent si avant, que chacun de ces deux peuples jaloux croit ne pouvoir subsister que par la ruine de l'autre.

Rome, prête à succomber, se soutient principalement, durant ses malheurs, par la constance et par la sagesse du sénat.

À la fin, la patience romaine l'emporte : Annibal est vaincu, et Carthage subjuguée par Scipion l'Africain.

Rome victorieuse s'étend prodigieusement, durant deux cents ans, par mer et par terre, et réduit tout l'univers sous sa puissance.

En ces temps, et depuis la ruine de Carthage, les charges, dont la dignité aussi bien que le profit s'augmentaient avec l'empire, furent briguées avec fureur. Les prétendants ambitieux ne songèrent qu'à flatter le peuple ; et la concorde des ordres, entretenue par l'occupation des guerres puniques, se troubla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confusion, et leurs séditieuses propositions furent le commencement de toutes les guerres civiles.

Alors on commença à porter des armes, et à agir par la force ouverte dans les assemblées du peuple romain, où chacun auparavant voulait l'emporter par les seules voies légitimes, et avec la liberté des opinions.

La sage conduite du sénat et les grandes guerres survenues modérèrent les brouilleries.

Marius, plébéien, grand homme de guerre, avec son éloquence militaire et ses harangues séditieuses, où il ne cessait d'attaquer l'orgueil de la noblesse, réveilla la jalousie du peuple, et s'éleva par ce moyen aux plus grands honneurs.

Sylla, patricien, se mit à la tête du parti contraire, et devint l'objet de la jalousie de Marius.

Les brigues et la corruption peuvent tout dans Rome. L'amour de la patrie et le respect des lois s'y éteint. Pour comble de malheurs, les guerres d'Asie apprennent le luxe aux Romains, et augmentent l'avarice.

En ce temps, les généraux commencèrent à s'attacher leurs soldats, qui ne regardaient en eux jusqu'alors que le caractère de l'autorité publique.

Sylla, dans la guerre contre Mithridate, laissait enrichir ses soldats pour les gagner. Marius, de son côté, proposait à ses partisans des partages d'argent et de terre.

Par ce moyen, maîtres de leurs troupes, l'un sous prétexte de soutenir le sénat, et l'autre sous le nom du peuple, ils se firent une guerre furieuse jusque dans l'enceinte de la ville.

Le parti de Marius et du peuple fut tout à fait abattu, et Sylla se rendit souverain sous le nom de dictateur. Il fit des carnages effroyables, et traita durement le peuple, et par voie de fait et de paroles, jusque dans les assemblées légitimes.

Plus puissant et mieux établi que jamais, il se réduisit de lui-même à la vie privée, mais après avoir fait voir que le peuple romain pouvait souffrir un maître.

Pompée, que Sylla avait élevé, succéda à une grande partie de sa puissance. Il flattait tantôt le peuple et tantôt le sénat pour s'établir : mais son inclination et son intérêt l'attachèrent enfin au dernier parti.

Vainqueur des pirates, des Espagnes et de tout l'Orient, il devint tout puissant dans la république, et principalement dans le sénat.

César, qui veut du moins être son égal, se tourne du côté du peuple, et, imitant dans son consulat les tribuns les plus séditieux, il propose, avec des partages de terre, les lois les plus populaires qu'il pût inventer.

La conquête des Gaules porte au plus haut point la gloire et la puissance de César.

Pompée et lui s'unissent par intérêt, et puis se brouillent par jalousie. La guerre civile s'allume. Pompée croit que son seul nom soutiendra tout, et se néglige. César, actif et prévoyant, remporte la victoire, et se rend le maître.

Il fait diverses tentatives pour voir si les Romains pourraient s'accoutumer au nom de roi. Elles ne servent qu'à le rendre odieux. Pour augmenter la haine publique, le sénat lui décerne des honneurs jusqu'alors inouïs dans Rome : de sorte qu'il est tué en plein sénat comme un tyran.

Antoine, sa créature, qui se trouva consul au temps de sa mort, émut le peuple contre ceux qui l'avaient tué, et tâcha de profiter des brouilleries pour usurper l'autorité souveraine. Lépide, qui avait aussi un grand commandement sous César, tâcha de le maintenir. Enfin le jeune César, à l'âge de dix-neuf ans, entreprit de venger la mort de son père, et chercha l'occasion de succéder à sa puissance.

Il sut se servir, pour ses intérêts, des ennemis de sa maison, et même de ses concurrents. Les troupes de son père se donnèrent à lui, touchées du nom de César, et des largesses prodigieuses qu'il leur fit.

Le sénat ne peut plus rien : tout se fait par la force et par les soldats, qui se livrent à qui plus leur donne.

Dans cette funeste conjoncture, le triumvirat abattit tout ce que Rome nourrissait de plus courageux et de plus opposé à la tyrannie. César et Antoine défirent Brutus et Cassius : la liberté expira avec eux. Les vainqueurs, après s'être défaits du faible Lépide, firent divers accords et divers partages, où César, comme plus habile, trouvant toujours le moyen d'avoir la meilleure part, mit Rome dans ses intérêts, et prit le dessus. Antoine entreprend en vain de se relever, et la bataille Actiaque soumet tout l'empire à la puissance d'Auguste César.

Rome, fatiguée et épuisée par tant de guerres civiles, pour avoir du repos, est contrainte de renoncer à sa liberté.

La maison des Césars, s'attachant, sous le grand nom d'empereur, le commandement des armées, exerce une puissance absolue.

Rome, sous les Césars, plus soigneuse de se conserver que de s'étendre, ne fait presque plus de conquêtes que pour éloigner les Barbares qui voulaient entrer dans l'empire.

À la mort de Caligula, le sénat, sur le point de rétablir la liberté et la puissance consulaire, en est empêché par les gens de guerre, qui veulent un chef perpétuel, et que leur chef soit le maître.

Dans les révoltes causées par les violences de Néron, chaque armée élit un empereur ; et les gens de guerre connaissent qu'ils sont maîtres de donner l'empire.

Ils s'emportent jusqu'à le vendre publiquement au plus offrant, et s'accoutument à secouer le joug. Avec l'obéissance, la discipline se perd. Les bons princes s'obstinent en vain à la conserver ; et leur zèle pour maintenir l'ancien ordre de la milice romaine ne sert qu'à les exposer à la fureur des soldats.

Dans les changements d'empereur, chaque armée entreprenant de faire le sien, il arrive des guerres civiles et des massacres effroyables.

Ainsi l'empire s'énerve par le relâchement de la discipline, et tout ensemble il s'épuise par tant de guerres intestines.

Au milieu de tant de désordres, la crainte et la majesté du nom romain diminuent. Les Parthes, souvent vaincus, deviennent redoutables du côté de l'Orient, sous l'ancien nom de Perses, qu'ils reprennent. Les nations septentrionales, qui habitaient des terres froides et incultes, attirées par la

beauté et par la richesse de celles de l'empire, en tentent l'entrée de toutes parts.

Un seul homme ne suffit plus à soutenir le fardeau d'un empire si vaste et si fortement attaqué.

La prodigieuse multitude des guerres, et l'humeur des soldats, qui voulaient voir à leur tête des empereurs et des césars, oblige à les multiplier.

L'empire même étant regardé comme un bien héréditaire, les empereurs se multiplient naturellement par la multitude des enfants des princes.

Marc-Aurèle associe son frère à l'empire. Sévère fait ses deux enfants empereurs. La nécessité des affaires oblige Dioclétien à partager l'Orient et l'Occident entre lui et Maximien : chacun d'eux, surchargé, se soulage en élisant deux césars.

Par cette multitude d'empereurs et de césars, l'État est accablé d'une dépense excessive, le corps de l'empire est désuni, et les guerres civiles se multiplient.

Constantin, fils de l'empereur Constance Chlore, partage l'empire comme un héritage entre ses enfants : la postérité suit ces exemples, et on ne voit presque plus un seul empereur.

La mollesse d'Honorius, et celle de Valentinien III, empereurs d'Occident, fait tout périr.

L'Italie et Rome même sont saccagées à diverses fois, et deviennent la proie des Barbares.

Tout l'Occident est à l'abandon. L'Afrique est occupée par les Vandales, l'Espagne par les Visigoths, la Gaule par les Francs, la Grande-Bretagne par les Saxons, Rome et l'Italie même par les Hérules, et ensuite par les

Ostrogoths. Les empereurs romains se renferment dans l'Orient, et abandonnent le reste, même Rome et l'Italie.

L'empire reprend quelque force sous Justinien, par la valeur de Bélisaire et de Narsès. Rome, souvent prise et reprise, demeure enfin aux empereurs. Les Sarrasins, devenus puissants par la division de leurs voisins, et par la nonchalance des empereurs, leur enlèvent la plus grande partie de l'Orient, et les tourmentent tellement de ce côté-là, qu'ils ne songent plus à l'Italie. Les Lombards y occupent les plus belles et les plus riches provinces. Rome, réduite à l'extrémité par leurs entreprises continuelles, et demeurée sans défense du côté de ses empereurs, est contrainte de se jeter entre les bras des François. Pépin, roi de France, passe les monts, et réduit les Lombards. Charlemagne, après en avoir éteint la domination, se fait couronner roi d'Italie, où sa seule modération conserve quelques petits restes aux successeurs des Césars ; et en l'an 800 de notre Seigneur, élu empereur par les Romains, il fonde le nouvel empire.

Il est maintenant aisé de connaître les causes de l'élévation et de la chute de Rome.

Vous voyez que cet état, fondé sur la guerre, et par là naturellement disposé à empiéter sur ses voisins, a mis tout l'univers sous le joug, pour avoir porté au plus haut point la politique et l'art militaire.

Vous voyez les causes des divisions de la république, et finalement de sa chute, dans les jalousies de ses citoyens, et dans l'amour de la liberté, poussé jusqu'à un excès et une délicatesse insupportable.

Vous n'avez plus de peine à distinguer tous les temps de Rome, soit que vous vouliez la considérer en elle-même, soit que vous la regardiez par rapport aux autres peuples ; et vous voyez les changements qui devaient suivre la disposition des affaires dans chaque temps.

En elle-même, vous la voyez au commencement dans un état monarchique établi selon ses lois primitives, ensuite dans sa liberté, et enfin soumise encore une fois au gouvernement monarchique, mais par force et par violence.

Il est aisé de concevoir de quelle sorte s'est formé l'état populaire, ensuite des commencements qu'il avait dès les temps de la royauté ; et vous ne voyez pas dans une moindre évidence comment, dans la liberté, s'établissaient peu à peu les fondements de la nouvelle monarchie.

Car de même que vous avez vu le projet de république dressé dans la monarchie par Servius Tullius, qui donna comme un premier goût de la liberté au peuple romain, vous avez aussi observé que la tyrannie de Sylla, quoique passagère, quoique courte, a fait voir que Rome, malgré sa fierté, était autant capable de porter le joug que les peuples qu'elle tenait asservis.

Pour connaître ce qu'a opéré successivement cette jalousie furieuse entre les ordres, vous n'avez qu'à distinguer les deux temps que je vous ai expressément marqués : l'un, où le peuple était retenu dans certaines bornes par les périls qui l'environnaient de tous côtés ; et l'autre, où, n'ayant plus rien à craindre au-dehors, il s'est abandonné sans réserve à sa passion.

Le caractère essentiel de chacun de ces deux temps est que dans l'un l'amour de la patrie et des lois retenait les esprits ; et que dans l'autre tout se décidait par l'intérêt et par la force.

De là s'ensuivait encore que, dans le premier de ces deux temps, les hommes de commandement, qui aspiraient aux honneurs par les moyens légitimes, tenaient les soldats en bride et attachés à la république ; au lieu que, dans l'autre temps, où la violence emportait tout, ils ne songeaient qu'à les ménager, pour les faire entrer dans leurs desseins malgré l'autorité du sénat.

Par ce dernier état la guerre était nécessairement dans Rome, et par le génie de la guerre le commandement venait naturellement entre les mains d'un seul chef ; mais parce que dans la guerre, où les lois ne peuvent plus rien, la seule force décide, il fallait que le plus fort demeurât le maître, et par conséquent que l'empire retournât en la puissance d'un seul.

Et les choses s'y disposaient tellement par elles-mêmes, que Polybe, qui a vécu dans le temps le plus florissant de la république, a prévu, par la seule disposition des affaires, que l'état de Rome, à la longue, reviendrait à la monarchie.

La raison de ce changement est que la division entre les ordres n'a pu cesser parmi les Romains que par l'autorité d'un maître absolu, et que d'ailleurs la liberté était trop aimée pour être abandonnée volontairement. Il fallait donc peu à peu l'affaiblir par des prétextes spécieux, et faire par ce moyen qu'elle pût être ruinée par la force ouverte.

La tromperie, selon Aristote, devait commencer en flattant le peuple, et devait naturellement être suivie de la violence.

Mais de là on devait tomber dans un autre inconvénient par la puissance des gens de guerre, mal inévitable à cet état.

En effet, cette monarchie que formèrent les Césars s'étant érigée par les armes, il fallait qu'elle fût toute militaire ; et c'est pourquoi elle s'établit sous le nom d'empereur, titre propre et naturel du commandement des armées.

Par là vous avez pu voir que, comme la république avait son faible inévitable, c'est-à-dire la jalousie entre le peuple et le sénat, la monarchie des Césars avait aussi le sien ; et ce faible était la licence des soldats qui les avaient faits.

Car il n'était pas possible que les gens de guerre, qui avaient changé le gouvernement et établi les empereurs, fussent longtemps sans s'apercevoir que c'était eux en effet qui disposaient de l'empire.

Vous pouvez maintenant ajouter aux temps que vous venez d'observer ceux qui vous marquent l'état et le changement de la milice : celui où elle est soumise et attachée au sénat et au peuple romain ; celui où elle s'attache à ses généraux ; celui où elle les élève à la puissance absolue sous le titre militaire d'empereurs ; celui où, maîtresse en quelque façon de ses propres empereurs, qu'elle créait, elle les fait et les défait à sa fantaisie. De là le relâchement ; de là les séditions et les guerres que vous avez vues ; de là enfin la ruine de la milice avec celle de l'empire.

Tels sont les temps remarquables qui nous marquent les changements de l'état de Rome, considérée en elle-même. Ceux qui nous la font connaître par rapport aux autres peuples ne sont pas moins aisés à discerner.

Il y a le temps où elle combat contre ses égaux, et où elle est en péril. Il dure un peu plus de cinq cents ans, et finit à la ruine des Gaulois en Italie, et de l'empire des Carthaginois.

Celui où elle combat, toujours plus forte et sans péril, quelque grandes que soient les guerres qu'elle entreprenne. Il dure deux cents ans, et va jusqu'à l'établissement de l'empire des Césars.

Celui où elle conserve son empire et sa majesté. Il dure quatre cents ans, et finit au règne de Théodose le Grand.

Celui enfin où son empire, entamé de toutes parts, tombe peu à peu. Cet état, qui dure aussi quatre cents ans, commence aux enfants de Théodose, et se termine enfin à Charlemagne.

Je n'ignore pas, Monseigneur, qu'on pourrait ajouter aux causes de la ruine de Rome beaucoup d'incidents particuliers. Les rigueurs des créanciers sur leurs débiteurs ont excité de grandes et de fréquentes révoltes. La prodigieuse quantité de gladiateurs et d'esclaves dont Rome et l'Italie étaient surchargées ont causé d'effroyables violences, et même des guerres sanglantes. Rome, épuisée par tant de guerres civiles et étrangères, se fit tant de nouveaux citoyens, ou par brigue ou par raison, qu'à peine pouvait-elle se reconnaître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avait naturalisés. Le sénat se remplissait de Barbares ; le sang romain se mêlait : l'amour de la patrie, par lequel Rome s'était élevée au-dessus de tous les peuples du monde, n'était pas naturel à ces citoyens venus de dehors ; et les autres se gâtaient par le mélange. Les partialités se multipliaient avec cette prodigieuse multiplicité de citoyens nouveaux, et les esprits turbulents y trouvaient de nouveaux moyens de brouiller et d'entreprendre.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentait sans fin par le luxe, par les débauches, et par la fainéantise qui s'introduisait. Ceux qui se voyaient ruinés n'avaient de ressource que dans les séditions, et en tout cas se souciaient peu que tout périt après eux. On sait que c'est ce qui fit la conjuration de Catilina. Les grands ambitieux, et les misérables qui n'ont rien à perdre, aiment toujours le changement. Ces deux genres de citoyens prévalaient dans Rome ; et l'état mitoyen, qui seul tient tout en balance dans les états populaires, étant le plus faible, il fallait que la république tombât.

On peut joindre encore à ceci l'humeur et le génie particulier de ceux qui ont causé les grands mouvements, je veux dire des Gracques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jules César, d'Antoine et d'Auguste. J'en ai marqué quelque chose ; mais je me suis attaché principalement à vous découvrir les causes universelles et la vraie racine du mal, c'est-à-dire cette jalousie entre les deux ordres, dont il vous était important de considérer toutes les suites.



CHAPITRE VIII

Conclusion de tout le discours précédent, où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence

❦

NOTICE LIMINAIRE

C'est le sommet théologique de tout le Discours : la thèse qui donnait son sens aux sept chapitres précédents, énoncée ici directement — le passage le plus célèbre de l'œuvre. Le texte est donné intégralement, sans aucune coupe, depuis l'édition originale.

❦

Mais souvenez-vous, Monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence.

Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par-là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les états, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible.

C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier, et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par-là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que Dieu est bienheureux, et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable ; qui donne, et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des

dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. Ce Discours vous le fait entendre ; et pour ne plus parler des autres empires, vous voyez par combien de conseils imprévus, mais toutefois suivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a été menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne.

Vous croirez peut-être, Monseigneur, qu'il aurait fallu vous dire quelque chose de plus de vos François, et de Charlemagne, qui a fondé le nouvel empire. Mais outre que son histoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous-même, et que vous avez déjà si fort avancée, je me réserve à vous faire un second Discours, où j'aurai une raison nécessaire de vous parler de la France et de ce grand conquérant, qui, étant égal en valeur à ceux que l'antiquité a le plus vantés, les surpasse en piété, en sagesse et en justice.

Ce même Discours vous découvrira les causes des prodigieux succès de Mahomet et de ses successeurs. Cet empire, qui a commencé deux cents ans

avant Charlemagne, pouvait trouver sa place dans ce Discours : mais j'ai cru qu'il valait mieux vous faire voir dans une même suite ses commencements et sa décadence.

Ainsi, je n'ai plus rien à vous dire sur la première partie de l'histoire universelle. Vous en découvrez tous les secrets, et il ne tiendra plus qu'à vous d'y remarquer toute la suite de la religion et celle des grands empires jusqu'à Charlemagne.

Pendant que vous les verrez tomber presque tous d'eux-mêmes, et que vous verrez la religion se soutenir par sa propre force, vous connaîtrez aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son espérance.

